# LA VIE AU QUARTIER DU DRAMONT (SAINT-RAPHAËL) ENTRE 1875 ET 1950, D'APRÈS LA PRESSE DE L'ÉPOQUE

**Jean-Pierre VIOLINO**

La vie au Dramont est digne de *Germinal* de Zola, avec la vie harassante des carriers et les accidents, l'émergence de la classe ouvrière, la nécessité d'une lutte sociale, le problème de l'hygiène, les maisons trop petites où s'entassent les familles nombreuses. La violence aussi et les drames familiaux. Nous sommes au cœur de l'univers minier de la France de la Troisième République dans une région où naissent au même moment le tourisme et le séjour en villégiature. Mais la mémoire s'efface peu à peu et il est difficile aujourd'hui de retracer le quotidien des carriers et de leurs familles, alors plongeons-nous dans les articles de journaux pour un aperçu particulier de cette existence laborieuse faite de drames et de joies.

## La société dramontoise d'après les recensements

Par les recensements, nous avons une vue démographique d'ensemble de ce secteur ouvrier de Saint-Raphaël. Lors du recensement de 1881, le quartier du Dramont compte 300 personnes pour une population raphaëloise de 2 456 habitants, soit 12,21 % des Raphaëlois.

Lors du recensement de 1886, le quartier du Dramont compte 222 individus dont 31 Français et 191 étrangers. Les Italiens sont surreprésentés avec près de 80 %[1]. Le Dramont dénombre 55 maisons et 56 ménages dont 65 % des chefs de famille sont des carriers. Pour une population raphaëloise de 3 016 habitants, les Dramontois représentent alors 7,36 %.

**Une famille dramontoise**
Famille RUFINI- FERRERO autour de Francesco Rocco RUFFINI (de Vetto) et de Catarina « Ravetta » FERRERO, leurs enfants, vers 1923 (photo JPV)

1 L'autre nationalité la plus représentée est belge.

Lors du recensement de 1901, le quartier compte :

– 41 maisons, soit 7 % des maisons raphaëloises ;
– 185 ménages, soit 14 % des ménages raphaëlois ;
– 736 individus, soit 15,5 % des Raphaëlois[2] ;
dont 100 Français et 636 étrangers, soit respectivement 14 % et 86 % des Dramontois.

Ce recensement nous apprend que près de 5 ménages habitent par maison soit près de 18 personnes : familles nombreuses, promiscuité ...

Parmi les étrangers, nous comptabilisons 16 Belges et 2 Allemands, les autres étant des Italiens. La plupart d'entre eux travaillent comme carriers. On dénombre 241 carriers au Dramont, soit 33 % des Dramontois, en sachant que les femmes et les enfants ne travaillent pas.

Si les Italiens sont surreprésentés par leur arrivée dans le dernier quart du XIX^e^ siècle, ils étaient déjà présents dès la fin du XVIII^e^ siècle, en lien avec les activités portuaires et de pêche.

Les jeunes filles, filles de carriers, épousent des carriers fils de carriers, ou des pêcheurs. Avec la guerre de 14-18, certaines épousent des militaires de la Coloniale.

Après cette vue d'ensemble, intéressons-nous aux faits divers que content divers quotidiens régionaux et nationaux et qui donnent une excellente vision de ce quartier de Saint-Raphaël.

**Les mouvements sociaux**

Le 14 juillet 1899, jour de la Fête nationale, 830 ouvriers des carrières de Saint-Raphaël se mettent en grève. La presse nationale insiste alors beaucoup sur leur nationalité étrangère[3]. Que réclament-ils ? La journée de 10 heures au lieu des 11 h 30 journalières, la paye due tous les quinze jours et surtout la participation directe à la caisse de secours créée et gérée par la direction et pour laquelle elle retient 2 francs par mois sur les salaires. La direction ne consent qu'à la réduction d'une demi-heure de travail, très insuffisante et très en retrait des revendications ouvrières.

Le député socialiste de la circonscription de Draguignan, Maurice Allard[4], qui était en voyage dans le Finistère dans une localité sans bureau télégraphique, reçut sa correspondance avec retard et il s'inquiéta immédiatement de la situation au Dramont[5]. Heureusement sa présence fut inutile car cette première bouffée sociale éruptive se calma peu après.

Le 25 août 1899 par suite d'une nouvelle grève des ouvriers des carrières de porphyre du Dramont, une réunion se déroula dans les locaux même de la société[6]. Les deux administrateurs, messieurs Cousin et Bérenger, étaient arrivés dans la journée. Léon Basso, le maire de Saint-Raphaël s'était joint à eux ainsi qu'une délégation d'ouvriers dont les noms ne sont pas mentionnés par la presse de l'époque. Ces derniers exposèrent leurs revendications avant de reprendre le travail, en premier lieu le renvoi de tout le personnel de bureau et la réintégration de deux ouvriers licenciés. À ces premières demandes, les administrateurs opposèrent un refus catégorique, et au contraire félicitèrent leur administration. Ils décidèrent même de renvoyer les ouvriers qui n'auraient pas repris le travail aux heures habituelles le lendemain 26 août.

2 En 1901, la population de Saint-Raphaël est de 4 737 âmes.
3 *Le Peuple Français* du 18 juillet 1899.
4 « Maurice Allard (homme politique) », dans le *Dictionnaire des parlementaires français (1889-1940)*, sous la direction de Jean Jolly, P.U.F., 1960. – Né et mort à Amboise (1860-1942), député S.F.I.O. du Var de 1898 à 1910, il est surtout connu par son engagement dans les combats pour la laïcité.
5 *Le Petit Provençal* du 27 juillet 1899.
6 *Le Petit Marseillais* du 26 août 1899, qui précisait en outre que cette grève était favorable aux carrières italiennes et préjudiciable aux carrières françaises. Alors même que les actionnaires de la société qui géraient la carrière du Dramont se plaignaient de la rareté des dividendes à percevoir.

*Le Petit Provençal* du 26 notait alors sévèrement : « ces messieurs n'ont trouvé rien de mieux que de dénigrer la solidité de la commission exécutive nommée par les ouvriers grévistes à l'effet d'établir un terrain d'entente et de conciliation. C'était plus commode de féliciter la direction et tout ce qui a un pouvoir surveillant et bureaucratique. »

Les 750 carriers[7] organisèrent une réunion syndicale et refusèrent de reprendre le travail. On comptait 20 Français, 60 Belges et 670 Italiens. Le citoyen Gaëtan Montanari, ouvrier menuisier, syndicaliste CGT du bois et des Bouches-du-Rhône, était rappelé spécialement comme défenseur pour plaider la cause des grévistes et il prit la parole devant l'assemblée générale des carriers qui décréta la grève générale. Le 27 août était annoncée la venue du député Allard qui avait été appelé par télégramme par les grévistes pour tenter une négociation. Le 1er septembre, deux carriers italiens, Discolis Luccachini et Joseph Leoni, étaient incarcérés à la prison de Draguignan sous le motif d'entrave à la liberté de travail. Ces deux transalpins étaient du même village, Sarravezza, catholiques, ils savaient lire et écrire. Le premier est né en 1880 et le second en 1871[8]. Début octobre, ces deux ouvriers italiens qui avaient fomenté cette grève, étaient expulsés du territoire français par un arrêté préfectoral[9].

**Vue des carrières**

Durant l'été 1911, une vague de chaleur qui dure 70 jours s'abat sur la France[10]. Une température de 38 degrés est observée à Bordeaux et à Lyon. Cette canicule fait 46 000 morts. Pendant ce temps la France est en effervescence, la classe ouvrière dénonce les conditions de travail : grève des taxis en mai, grève des casquettiers, manifestation de femmes en colère à Maubeuge… Le 18 août une grève est déclenchée parmi les ouvriers carriers. Au cours d'une réunion tenue au siège du syndicat du Dramont, les trancheurs, c'est-à-dire ceux qui

7 *Le Constitutionnel* du 29 août 1899 précise, lui, qu'« ils sont au nombre de 810 environ, parmi lesquels d'assez nombreux Belges et Italiens ».

8 Archives départementales du Var, 2 Y 2/51. Registre des écrous de Draguignan, 20 décembre 1896-8 novembre 1901, p. 219 du registre mis en ligne. Ces deux transalpins étaient du même village, Sarravezza, catholiques et savaient lire et écrire. Le premier était né en 1880 et le second en 1871.

9 *La Liberté* du 1er octobre 1899.

10 *Le Rappel* du 31 août 1911, *L'Humanité* du 26 août 1911, *Mémorial de la Loire et de la Haute-Loire* en date du 20 août 1911, *Le Petit Bourguignon* du 20 août 1911.

débitent les blocs extraits de la carrière, demandent la suppression du travail à la tâche. Une délégation de quatre ouvriers voulut remettre à M. Salpeteur, le chef d'exploitation, une lettre contenant ces revendications. Celui-ci refusa net la lettre et licencia les délégués et sept autres ouvriers meneurs. Devant cette attitude méprisante, les ouvriers se massèrent devant la Bourse du Travail de Saint-Raphaël et décrétèrent la grève. Le 19 août au matin, aucun ouvrier ne se présenta aux carrières. Le 25 août, le secrétaire de la Bourse du Travail de Toulon, le camarade syndicaliste Doria arriva au Dramont. Le comité de grève décida l'installation de « soupes communistes », le matériel pour leur préparation étant fourni par la section de Toulon. Doria calma les troupes, examina les questions relatives aux revendications. Si aucun incident ne fut à déplorer, la préfecture de Draguignan expédia un service d'ordre imposant composé de six brigades de gendarmerie et des policiers du commissariat de Saint-Raphaël sous la direction de M. Fonville. Le 29 août, la grève des carriers se termina et les revendications formulées furent acceptées par le chef d'exploitation : réintégration des onze ouvriers révoqués, suppression du travail à la tâche.

Une nouvelle grève fut déclenchée le 26 août 1925[11] par les ouvriers des carrières de porphyre et se termina mi-septembre. Les augmentations réclamées par les manœuvres et d'autres catégories de travailleurs avaient été acceptées par la direction. *L'Humanité* du 14 septembre précisait en outre que la Société accorderait entière satisfaction aux autres catégories de carriers.

Un an plus tard, le 25 août 1926[12], *L'Humanité*, l'organe du P.C.F., se réjouissait de l'augmentation accordée dans le secteur du bâtiment, en moyenne de 0,50 franc de l'heure et signalait la grande victoire des carriers du Dramont, en grève depuis le 20 avril, « qui, après une lutte de quatre mois, ont, eux aussi, obtenu une augmentation de salaire de 20 à 30 % ».

*L'Humanité* en date du 5 mai 1938[13] signale que les ouvriers des carrières du Dramont n'avaient eu aucune hausse de salaire depuis juin 1936. Les élections des 26 avril et 3 mai de cette année-là avaient donné la victoire au Front populaire, et le nouveau gouvernement de Léon Blum signait dans la nuit du 7 au 8 juin les accords dits de Matignon qui prévoyaient une hausse de salaire, l'élection de délégués dans les usines, l'établissement de contrats collectifs et non plus individuels, la semaine de 40 heures et les congés payés. Mais dès l'euphorie de l'été 1936 passée, la dure réalité économique s'abat sur le pays. Le chômage augmente, la crise économique s'accentue et le franc est dévalué en 1937. Les carriers du Dramont déposent en 1938 une demande de hausse salariale et, d'un commun accord avec la direction, M. Frizzole, sous-directeur des Ponts et Chaussées du département, fut choisi pour arbitrer cette revendication. Son rapport, publié par le journal communiste, se concluait ainsi :

> « qu'il ne convient pas de donner à l'augmentation accordée un caractère de rétroactivité pour éviter que les sommes relativement importantes mises brusquement à la disposition des intéressés ne puissent être dépensées d'une manière également massive et presque sans profit pour eux, encourageant surtout une hausse locale des prix ».

*L'Humanité* fustige ce sous-directeur, arbitre cynique, qui reprenait l'argumentation patronale. Pourquoi les petits commerçants inciteraient-ils les ouvriers à exiger des augmentations de salaire pour profiter de la manne financière ainsi distribuée aux ouvriers, en augmentant les prix des denrées et des articles qu'ils vendaient, s'interroge le rapport. L'article se termine ainsi : « les petits commerçants et les ouvriers de la région ont compris. Ils réclament une fois de plus l'épuration des administrations publiques et de la magistrature de tous les éléments factieux qui s'y trouvent. »

11 *L'Humanité* du 14 septembre 1925.
12 *L'Humanité* des 15 et 28 août 1926.
13 *L'Humanité* du 5 mai 1938.

## Les accidents

Les métiers de la mine sont pénibles et dangereux et de nombreux accidents parfois mortels ont endeuillés le Dramont.

Le 1er septembre 1875, vers cinq heures, dans la pénombre du petit matin, deux ouvriers mineurs étaient occupés à charger une mine dans les carrières de pavés du Dramont. Pendant cette opération dangereuse, la mine explosa et les deux ouvriers furent projetés à une quinzaine de mètres. Placido Musso[14], Italien de 22 ans fut tué sur le coup, et Gabriel Messeja, originaire de Nice, âgé de 31 ans, fut transporté dans un état grave à l'hôpital de Fréjus[15].

Le 15 janvier 1892[16], un éboulement se produisit à 10 heures du matin dans les carrières en écrasant un ouvrier italien de 47 ans, père de trois enfants. La déclaration de décès fut faite par Émile Van der Pere, âgé de 42 ans, chef d'exploitation et ami du défunt, et par Pierre Nebbia, âgé de 34 ans, boulanger, instruit du décès.

**Chargement de pavés sur un bateau**

Les accidents n'arrivent pas qu'aux ouvriers, un ingénieur se tue accidentellement en 1900[17]. Le 26 octobre, Léon Fernand Bourdier[18], 25 ans, ingénieur à la Société Anonyme de Porphyre du Dramont, procédait au montage d'une charpente métallique à l'extrémité d'une jetée sur la mer et se trouvait sur sa partie supérieure à 6 mètres de haut quand soudainement un câble qui retenait une pièce métallique d'une tonne et demie se rompit et fit branler l'édifice en provoquant de violentes secousses. L'ingénieur perdit l'équilibre et tomba. Blessé mortellement, il fut transporté chez lui dans un état désespéré et mourut quelques heures plus tard.

Dans la soirée du 8 août 1909[19], un grave accident se produisit aux carrières. Un ouvrier carrier, voulut dégager avec une grosse pince un énorme bloc pour le mener aux tailleurs de pierre. Il avait auparavant ôteé le câble qui le tenait immobile. Malheureusement, le bloc se mit soudainement à rouler et le malheureux carrier n'eut pas le temps de se jeter sur le côté pour l'éviter et le monolithe lui broya la jambe. Transporté à l'hôpital de Saint-Raphaël, le docteur Reynier lui prodigua les premiers soins mais jugea son état très sérieux, son pronostic vital étant engagé. L'amputation du membre inférieur fut décidée et le 9 août au

14 Ses parents sont inconnus aux déclarants, Laurent Campario et François Lorenzetti, tous les deux carriers, déclarèrent le décès.

15 *Le Petit Marseillais* du 3 septembre 1875.

16 *La Presse* du 17 janvier 1892 et *La République Française* du 16 janvier 1892.

17 *Le Temps »* du 30 octobre 1900, *L'Univers* du 31 octobre 1900, *L'Intransigeant* du 31 octobre 1900.

18 La presse de l'époque le nomme « Bourdin » mais sur son acte de décès, son patronyme est bien « Bourdier » Acte de décès n° 86 du 26 octobre 1900 de la commune de Saint-Raphaël, en ligne sur le site des archives départementales du Var. Il était né à Tours (Indre-et-Loire), fils de feu Benjamin et de Françoise Ernestine Léontine Bouche et était marié à Alix Louise Dubois.
Hyperlien : https://archives.var.fr/ark:/73531/s00512dd1e895611/512dd1e8a5b46

19 *Le Petit Provençal* du 11 août 1909.

matin, un chirurgien venu de Toulon tenta l'opération mais le malheureux ne survécut pas au choc post-opératoire. Il était âgé de 29 ans et originaire de Saint-Raphaël où il était né le 20 mars 1880 de parents italiens. Son père, carrier lui aussi, et sa mère étaient originaire de Boves (Cuneo[20] – Italie). Il laissait une jeune veuve de 24 ans, épousée le 16 juin 1908 à Saint-Raphaël et une petite fille de quelques mois, née le 14 février 1909 à Saint-Raphaël.

Fin avril 1923[21], un ouvrier italien, âgé de 57 ans et originaire de Bovès (Cuneo – Italie) fut enseveli sous un éboulement et tué. Un autre ouvrier fut contusionné par la chute des pierres.

La ligne de chemin de fers entre Saint-Raphaël et Cannes qui traverse le Dramont et sépare les carrières du bord de mer où sont embarqués les blocs et les pavés de porphyre, est dangereuse pour ceux qui la traverse. Même aujourd'hui, les vacanciers qui s'aventurent à la traverser risquent leur vie.

Le 16 octobre 1900[22], à 6 heures du matin, la police était informée qu'un corps avait été retrouvé sur la voie ferrée au Dramont, kilomètre 168 de la ligne PLM. La gendarmerie, un inspecteur et un brigadier de Saint-Raphaël et le docteur Verge-Sarrat se rendirent sur les lieux du drame pour les premières constatations. D'après ces dernières, il s'agirait d'un suicide ! Cet Italien de 49 ans, né à Vetto (Émilie-Romagne, Italie) portait d'horribles blessures faites par le chasse-pierre de la locomotive. Il demeurait au Dramont et travaillait comme ouvrier carrier. D'après la chronologie établie, il se serait donné la mort en se jetant sous un train du soir entre 22 heures et minuit, il était encore chez lui à 22 heures. C'est Joseph Marie Cappelle, 36 ans, directeur des carrières, qui déclara à la mairie de Saint-Raphaël son décès.

Le 11 mars 1901[23], fut trouvé sur la voie ferrée numéro 1, près de la petite gare du Dramont, le corps coupé en deux d'un journalier italien de 36 ans, employé aux carrières de porphyre. Le malheureux avait été vu la veille au soir, imprégné d'alcool et ivre. L'enquête conclut que le transalpin se serait endormi sur la voie et que le train allant à Nice lui était passé dessus. Son acte de décès mentionne qu'il est décédé à 2 heures du matin, qu'il était âgé de 34 ans, célibataire et né à Fivizano (Toscane). Son frère âgé 34 ans, carrier aussi, fit la funeste déclaration[24].

Un ouvrier de l'entreprise "Rabatté et Pédard", chargée de l'entretien de la voie ferrée PLM entre Saint-Raphaël et Cannes, trouva une mort tragique au Dramont dans l'après-midi du 23 septembre 1929[25]. Peu après 16 heures, il traversa les voies pour prendre sa musette et se désaltérer quand le rapide 111 venant de Marseille happa le malheureux et traîna son corps sur plus de cent mètres, longueur de l'arrêt d'urgence. Le train s'était arrêté à Saint-Raphaël Valescure à 15 heures 57.

Le transport par voie maritime des productions des carrières n'est pas sans danger. Un bateau chargé de pavés coule en 1923[26]. Le 8 juillet, le navire *La Joyeuse*, immatriculé à Saint-Tropez et qui avait quitté le Dramont avec son chargement de pavés à destination de Marseille, coula à sept milles au nord-est des îles d'Hyères. Un incendie avait ravagé le navire, provoqué par l'explosion de son moteur, explosion due à un retour de flamme du carburateur. Les cinq hommes d'équipage et leur commandant purent embarquer sur une petite chaloupe et regagner avec difficulté la côte. Seul, un homme fut légèrement brûlé.

20 L'acte de décès de son père mentionne comme origine familiale Borgo San Dalmazzo.
21 *Le Populaire* du 28 avril 1923.
22 *Le Petit Marseillais* du 17 octobre 1900.
23 *L'Écho de Paris* du 15 mars 1901.
24 Acte n° 22 du 12 mars 1901 de la commune de Saint-Raphaël. En ligne sur le site des archives départementales du Var. Hyperlien : https://archives.var.fr/ark:/73531/s00512dd1e895611/512dd1e8a8122
25 *Le Petit Marseillais* du 24 septembre 1929.
26 *Le Populaire* du 9 juillet 1923.

## Les faits de société

Le 5 juillet 1908[27], au Dramont, un drame familial causa une vive émotion parmi la population ouvrière. Un carrier[28], mari jaloux, lors d'une dispute avec son épouse, fit exploser dans sa maison une bombe artisanale, sans faire de victime. Puis s'armant d'un fusil, il menaça sa femme alors que les voisins accouraient. Son fils aîné, âgé de 19 ans et aussi carrier, s'interposant, reçut une décharge en pleine figure et fut grièvement blessé alors que la mère était plus légèrement blessée en recevant un plomb dans la jambe. Après un corps à corps, les gendarmes de Saint-Raphaël parvinrent à le maîtriser et il fut incarcéré. Le fils fut transporté dans un état grave à l'hôpital de la ville. Ce carrier, d'après les comptes rendus journalistiques, avait fait quelques temps auparavant un séjour de quinze mois à « l'asile d'aliénés de Pierrefeu » et ne jouissait pas de « la plénitude de ses facultés mentales ».

**Carrière et poste de chargement PLM**

Le 19 septembre 1929[29], le garde trop zélé des carrières du Dramont aperçut un jeune homme qui traversait ces dernières, propriété privée dont il avait la garde. Et, pour le chasser, il tira un coup de fusil en sa direction. Or, il s'agissait d'un carrier âgé de 18 ans, qui se rendait sur son lieu de travail. Le jeune carrier fut atteint par une multitude de petits plombs et assez sérieusement blessé, nécessitant son transfert à l'hôpital de Saint-Raphaël où il se remit de ses blessures. Le garde fut, lui, congédié. Cette aventure n'est pas sans rappeler celle de la famille Pagnol quand elle traversait les grandes propriétés d'Aubagne pour raccourcir son trajet.

Le 6 février 1937[30], au Dramont, un carrier sexagénaire fut pris d'un coup de folie. Déjà depuis plus d'une semaine, il présentait des signes évidents de troubles psychiatriques. La veille, il avait ordonné à son épouse âgée de 54 ans de quitter la maison familiale dans laquelle il se barricada en verrouillant portes et fenêtres. Puis, il se mit à tirer au fusil de chasse, une vingtaine de coups, sur les automobilistes qui circulaient sur la route nationale. Les gendarmes d'Agay et de Saint-Raphaël, prévenus, encerclèrent la maison et entamèrent un dialogue avec le forcené. Après bien des palabres, deux inspecteurs, armes au poing, pénétrèrent dans le logis où le carrier les reçut sans armes et se laissa emmener sans

27 *Le Petit Marseillais* du 6 juillet 1908.

28 Ce carrier apparaît dans le recensement de 1911 au Dramont comme tailleur de pierre. Il était né en 1859 à La Spezia. Ses deux fils, aussi tailleurs de pierre, habitaient avec lui Son épouse décède le 27 août 1909 à Saint-Raphaël à l'âge de 47 ans. Archives départementales du Var, recensement de Saint-Raphaël en ligne, année 1911.

29 *L'Œuvre* du 20 septembre 1929.

30 *L'Humanité* du 7 février 1937.

résistance. La police découvrit chez lui deux fusils, un revolver et une quarantaine de cartouches de chevrotine. Il fut interné à l'asile de Pierrefeu.

Dans l'après-midi du 14 septembre 1949, un drame de la jalousie, un féminicide[31], se produisit au Dramont. Un ancien carrier, âgé de 60 ans, tua de deux coups de fusil de chasse son épouse de quinze ans plus jeune que lui et qui voulait refaire sa vie. Le meurtrier tenta ensuite de se suicider mais ne réussit qu'à se blesser. Il fut transporté à l'hôpital de Saint-Raphaël où son état fut jugé sérieux. Ce couple vivait depuis de nombreuses années « en mauvaise intelligence » (selon la formule journalistique de l'époque). Le mari, était d'une jalousie maladive et brutalisait son épouse pour un oui ou pour un non.

## La délinquance

En consultant les registres d'écrou de la maison d'arrêt de Draguignan (série 2 Y 2) pour les années 1881-1910, la xénophobie contre les Italiens arrivés en France dans le dernier quart du XIX^e^ siècle s'explique aisément. De nombreux transalpins, mineurs, tailleurs de pierre, terrassiers du Dramont, sont incarcérés à la prison de la préfecture du Var. Que leur reproche-t-on ? Beaucoup de vols, de coups et blessures[32], de vagabondages et même parfois d'attentats à la pudeur et des tentatives de meurtre[33]. Certains sont même sans domicile fixe. Mais cela s'explique aussi par des considérations géopolitiques, la dégradation des relations entre la France et l'Italie à cette époque.

Mais les Italiens ne sont pas les seuls à Saint-Raphaël à commettre des crimes et des délits. La cour d'assises d'Aix-en-Provence juge du 24 janvier au 28 mars 1904 un horloger raphaëlois pour tentative d'empoisonnement de son beau-père[34].

Voyons quelques exemples que la presse évoque alors.

Le samedi 11 novembre 1905[35], un important vol fut commis en gare de Saint-Raphaël-Valescure. Un employé italien à la Société des Carrières du Dramont, s'y présenta pour retirer un sac contenant 17 000 francs, en monnaie d'argent précise l'article du journal. Rien d'inhabituel dans ce retrait puisque cet employé modèle retirait régulièrement des fonds destinés à la Société. Le chef de gare remit sans défiance le colis contenant les pièces, puis avisa la direction des carrières par téléphone. Le directeur de la Société s'inquiéta de n'avoir rien reçu et alerta la police. Arrêté, l'individu déclara n'avoir lui aussi rien reçu. Et il fut écroué à la prison de Draguignan.

Au printemps 1913, le calme des jardinets dramontois est troublé par les visites de voleurs. Ces petits lopins cultivés sont visités et mis en coupe réglée par des maraudeurs, qui, la nuit venue, font main basse sur les légumes et les fruits que les familles font pousser et qui contribuent à améliorer l'ordinaire. La police en cette mi-juin 1913[36] a fini par interpeler un des auteurs de ces larcins qui reconnut les faits. Cette triste personne est immédiatement déférée au parquet de Draguignan.

---

31 *Ce Soir* du 16 avril 1949.

32 Archives départementales du Var, 2 Y 2/46. Registre des écrous de Draguignan, 18 novembre 1891-1^er^ mai 1894, p. 189 du registre mis en ligne.

33 *Ibid.* 2 Y 2/54. Registre des écrous de Draguignan, 25 mars 1907-22 août 1908, p. 87 du registre mis en ligne, et Registre des écrous de Draguignan, 25 mars 1907-22 août 1908, p. 91 ; 2 Y 2/51 Registre des écrous de Draguignan, 20 décembre 1896-8 novembre 1901, p. 268.

34 *La Lutte Sociale* du 24 janvier 1904. Archives Départementales des Bouches-du-Rhône, BB118–2265, dossier 92 A04–2887.

35 *Le Petit Journal »* du 15 novembre 1905.

36 *Le Petit Provençal* du 19 juin 1913.

## Meurtres

Le 5 mars 1900[37], quatre carriers du Dramont sont inculpés de meurtre et incarcérés en attente de leur procès à Draguignan.

L'année suivante, un autre carrier âgé de 20 ans, est a son tour inculpé d'un autre meurtre[38].

Le 31 mai 1908[39,] suite à une querelle, un carrier au Dramont, aidé par son fils âgé de seulement 16 ans, blesse mortellement un autre carrier. Le 1er juillet, par ordonnance, le juge d'instruction devant la cour d'appel d'Aix-en-Provence (chambre des mises en accusation[40]), renvoie le dossier devant la cour d'assises du Var siégeant à Draguignan et inculpe le meurtrier de coups et blessures ayant occasionné la mort sans intention de la donner. Reconnu coupable avec circonstances atténuantes, il est condamné à 6 ans de réclusion.

## Affaires de mœurs

Un tailleur de pierre, né en Italie en 1868, sachant lire et écrire, est inculpé d'attentat à la pudeur en cette fin année 1899[41].

Une jeune fille de 16 ans, d'une famille très connue à Saint-Raphaël, s'enfuit avec un carrier de 45 ans, ils sont rattrapés et le suborneur se retrouve en prison.

En 1913[42], le commissaire de police de Saint-Raphaël, accompagné d'un agent et de deux gendarmes, se transporta aux carrières du Dramont pour mettre en état d'arrestation un individu âgé de 18 ans qui venait de violer une enfant de sept ans[43]. La pauvre fillette meurt le 29 août dans la journée après avoir pu donner le nom de l'ignoble individu.

En étudiant les enfants nés de père inconnu à Saint-Raphaël, nous constatons, que certaines jeunes filles, à une période où les mœurs sexuelles sont strictes, se retrouvent enceintes, souvent involontairement (viol ou éveil des sens). En 1909, la fille d'un carrier, placée comme domestique, est violée par son patron et accouche clandestinement à Draguignan.

Les mères célibataires raphaëloises exercent majoritairement la profession de domestique. On trouve aussi des modistes, des journalières et des cultivatrices. Pour l'année 1910, trois jeunes femmes d'origine italienne accouchent à Draguignan, dont l'une, fille de carrier, n'a pas 16 ans. Pour la période 1900-1914, un tiers des naissances des enfants nés de père inconnu et dont la mère est originaire de Saint-Raphaël (née ou domiciliée) se déroulent à l'hospice de Draguignan. Il s'agit de cacher le déshonneur.

## Arrestation d'un bandit italien

Le 21 avril 1922, un dénommé Giochino Giona, soldat italien porté disparu, se présentait au commissariat de Saint-Raphaël afin d'y faire viser sa feuille d'immatriculation délivrée lors de son entrée sur le territoire national. Or, cet individu avait volé les papiers d'identité de Giona et s'appelait en réalité Giovan Battista Farise, mafieux italien de 33 ans[44]. Le lendemain,

37 Archives départementales du Var, 2 Y 2/51, Registre des écrous de Draguignan, 20 décembre 1896-8 novembre 1901, p. 270-271 du registre mis en ligne.
38 *Ibid.*,p. 361.
39 *Le Petit Marseillais* des 2 juillet 1908 et 9 août 1908 ; *Le Petit Provençal* du 9 août 1908.
40 Aujourd'hui on dirait « mises en examen ».
41 Archives départementales du Var, 2 Y 2/51. Registre des écrous de Draguignan, Registre des écrous de Draguignan, 20 décembre 1896-8 novembre 1901, p. 236 du registre mis en ligne.
42 *Le Petit Marseillais* du 30 août 1913.
43 *Le Petit Marseillaise* indique qu'elle a 9 ans ce qui est une erreur à la vue de son acte de décès mis en ligne, page 106, sur le site des Archives départementales du Var – Hyperlien : https://archives.var.fr/ark:/73531/s00512dd88ee84e3/512dd88f062d0
44 *Le Petit Marseillais* du 23 avril 1922.

vers 9 heures du matin, la gendarmerie de Saint-Raphaël l'arrêtait au Dramont où il s'était réfugié, voulant sans doute passer inaperçu parmi l'importante communauté italienne qui y travaillait. Il avait fui son pays après avoir, dans la nuit du 21 décembre 1921, tenté de cambrioler une villa cossue de Breno (province de Brescia – Italie) et abattu d'un coup de revolver le fils du propriétaire, un lieutenant de l'armée italienne. Ce dernier avait eu, toutefois, la force de blesser au bras son meurtrier. Le mafieux transalpin, qui portait sur l'ensemble du corps de nombreux tatouages, travaillait depuis quelques temps aux mines de Boson à Fréjus. Arrêté sur dénonciation, il nia avoir commis le meurtre qu'il mit à l'actif d'un complice décédé depuis. Il fut transféré à la prison de Draguignan et mis à la disposition du Parquet avant une éventuelle extradition.

## La guerre de 1914-1918, facteur de bouleversements

En août 1914, la France mobilise ses enfants et en mai 1915, l'Italie fait de même. Nombre de transalpins travaillant aux carrières du Dramont abandonnèrent ainsi leur famille pour se battre sur le front des Alpes alors que leurs frères français se battaient depuis plusieurs mois déjà.

Or, pendant l'hiver 1916, le gérant d'un groupe de petites maisons à loyer très modéré, dépendant de la Société d'exploitation des carrières de porphyre, décida de déménager purement et simplement les familles, femmes et enfants, des carriers mobilisés qui ne pouvaient payer les loyers. Bien curieuse conception des devoirs patriotiques, note alors *Le Gaulois*[45] ! Il conservait les meubles des malheureux qu'il avait expulsés comme garantie des loyers dus et les stockait dans un local qu'il dénommait « garde-meuble des mobilisés ».

Les épouses étaient invitées à se débrouiller comme elles pouvaient, se réfugiant dans les familles. Le scandale provoqué par ce comportement immoral et indigne en temps de guerre fit intervenir le juge de paix et le commissaire de police de Saint-Raphaël. Le gouvernement avait voté dès le début de la guerre un mémorandum pour garantir les intérêts des poilus et de leurs familles.

N'oublions pas que des carriers italiens du Dramont perdirent la vie dans cette guerre et que le monument aux morts de Saint-Raphaël ne les mentionne pas. Ils n'étaient pas français et seuls les poilus ayant reçu la mention « Mort pour la France » ont leur nom gravé sur ces monuments. Les transalpins ont, eux, leurs noms sur les stèles des villages d'Italie où ils sont nés. Roquebrune-sur-Argens est en cela une exception avec les noms de deux Italiens immortalisés sur la stèle du souvenir !

Louis Thomas Giraudo, carrier et fils de carrier, né le 25 octobre 1881 à Roccavione (Cuneo – Italie) qui épouse une raphaëloise, Marie Ruffini (1891-1962), fille et sœur de carrier, fut tué le 29 mai 1917 au sein de l'armée italienne comme caporal au 140$^{e}$ Reggimento di Fanteria, laissant deux petits orphelins, Émilie (née en 1911) et Paul (né en 1914). Il perdit la vie sur le plateau de Carso (Trentin – Italie), lors de la 10$^{e}$ bataille de l'Isonzo[46]. Et son nom, comme bien d'autres, alors qu'il avait fait sa vie à Saint-Raphaël en fondant une famille, n'est pas gravé dans le bronze raphaëlois.

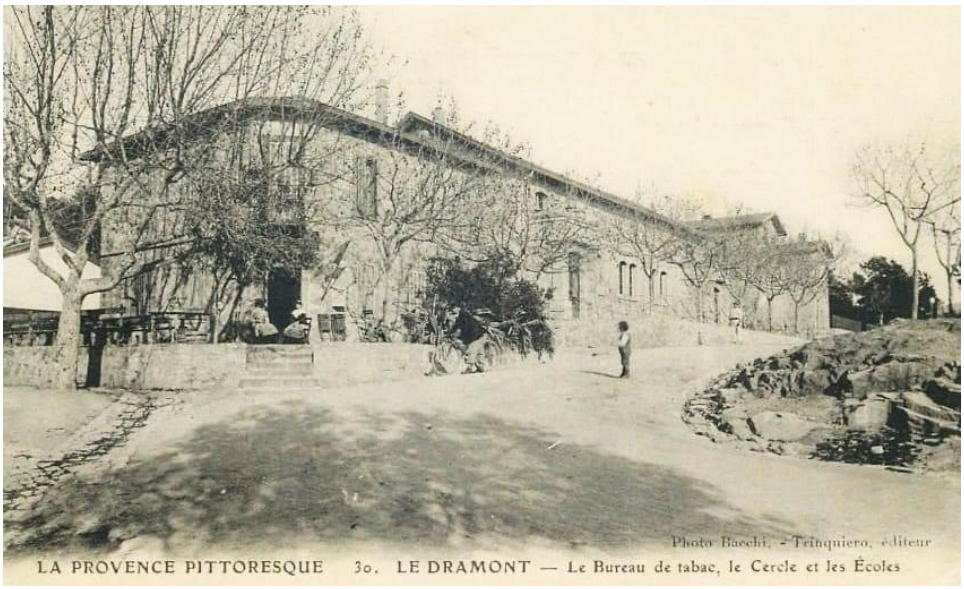
## L'assimilation par l'école

L'école de la III$^{e}$ République, avec ses hussards noirs, diffuse par l'école primaire obligatoire depuis les lois de Jules Ferry, le savoir, la langue, les idéaux que la République désormais offre non seulement aux petits Français mais aussi, comme au Dramont, aux enfants d'ouvriers étrangers. Ainsi, en une génération, ces enfants sont complètement français, savent

45 *Le Gaulois* du 16 décembre 1916.
46 Mussolini fut blessé sur le front de Carso le 23 février 1917.

lire et écrire et ont leur certificat d'études. On leur apprend les principes républicains et ses symboles, l'amour de la France, la morale et l'hygiène. C'est l'assimilation ! L'étude des prénoms dans l'état civil raphaëlois montre combien cette imprégnation et cette volonté d'intégration sont farouches dans les familles italiennes ; les enfants, sauf très rares exceptions, nés en France, portent des prénoms français.

Si bien que le certificat d'études de 1908 est un bon cru pour les petits Dramontois[47]. L'école primaire du Dramont qui ne compte parmi ses élèves que des fils et des filles d'ouvriers dont la plupart d'origine italienne et arrivés en France depuis fort peu de temps, eut cette année-là, lors du certificat d'études, le plaisir de voir cinq élèves reçus sur les six présentés par leur instituteur. Seuls trois noms sont cités par la presse : Girard Tozzi, César Tonini et Antoine Ollivetti. L'article précise que cette école pour enfants de carriers était financée et entretenue par l'administration des carrières pour instruire les enfants de son personnel. Et grâce aux divers recensements raphaëlois nous connaissons les enseignants qui « faisaient l'école » à une époque où garçons et filles étaient séparés. Citons : Marius Perrimond de 1910 à 1926 ; Élise Perrimond de 1914 à 1926 ; Augustine Macault de 1922 à 1925 ; Marie-Thérèse Abril de 1923 à 1926 ; Marguerite Verron de 1926 à 1927 ; Lucie Thaon de 1926 à 1929 ; Marius et Valentine Jean de 1927 à 1933.




**Le bureau de tabac, le cercle et les écoles**

Mais l'école est aussi le lieu où l'hygiène est enseignée. Avec le progrès de la médecine, les enfants sont vaccinés. En 1913[48], Le docteur Vadon[49] se rend le 22 mai à 16 heures à Agay et le lendemain 23 au Dramont à la même heure pour y vacciner tous les enfants de plus de trois mois et de moins d'un an (pour une première vaccination), tous les enfants âgés de 10 et 11 ans (pour un premier rappel), tous les jeunes adultes de 20 et 21 ans (pour un second rappel). Cette vaccination est obligatoire et participe à l'hygiène et à la réduction des maladies. N'oublions pas qu'en 1902, grâce aux travaux de l'Institut Pasteur créé quatre ans plus tôt, le gouvernement français rend le vaccin contre la variole obligatoire.

47 *Le Petit Marseillais* du 29 juillet 1908.

48 *Le Petit Provençal* du 21 mai 1913.

49 Le docteur Jean Marie Vadon, domicilié villa les Iris, boulevard Félix-Martin à Saint-Raphaël, est le père de Henri Vadon (1902, Fréjus–1926, Paris), interne des hôpitaux de Paris, mort tragiquement à 24 ans, chevalier de la Légion d'honneur pour sa conduite héroïque. Voir HAINAUT Daniel et NICOLINI Pierre, *Le colonel Lame et les bâtiments coloniaux de Fréjus*, hors-série n° 23 de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région, p. 36.

## Quand la politique s'en mêle

Trois Italiens dont on ne sait s'ils étaient employés aux carrières ou s'ils étaient venus s'y réfugier, provoquèrent une rixe lors d'une discussion politique en 1923[50]. Depuis un an, Benito Mussolini était arrivé aux affaires en Italie. Un carrier s'était alors plaint de ses trois compatriotes qui l'avaient un peu rudoyé. Ses camarades vinrent alors lui porter secours et les trois inconnus les frappèrent à coups de couteau, les blessant gravement. Les agresseurs prirent alors la fuite en se dégageant à coups de revolver. Les brigades de gendarmerie de l'arrondissement de Draguignan étaient à leur recherche.

Le 31 mars 1924[51], « un attentat fasciste » fut commis au Dramont par deux Italiens qui lardèrent de coups de couteau deux de leurs compatriotes transportés mourant à l'hôpital de Fréjus. Les meurtriers furent arrêtés et incarcérés. L'article du grand quotidien parisien qu'était *Le Temps* est très succinct et ne s'étend guère sur les motivations politiques de cette agression.

## Les Fêtes au Dramont

Malgré les drames, malgré la dureté du travail de carrier, le Dramont organise des festivités joyeuses et conviviales.

Le dimanche 11 septembre 1892 eut lieu aux carrières du Dramont la fête du Travail organisée sous le patronage de la Société des Carrières de Porphyre et la presse locale y invita les Raphaëlois mais aussi les étrangers en villégiature[52]. Il y eut des concours, des prix et des diplômes pour les vainqueurs de la « colonie ouvrière » : course en sacs pour les femmes, courses aux œufs... À 4 heures de l'après-midi fut donné un concert par la Société musicale de l'harmonie du Dramont et à 5 heures un grand bal champêtre fut l'occasion pour les ouvriers de s'amuser, danser, faire des rencontres. Mais le soir, un autre grand bal eut lieu au Cercle de l'Industrie… sur invitation et réservé aux cadres de la Société et aux édiles raphaëlois.

Le 4 décembre 1898, jour de la Sainte-Barbe (sainte Barbe est la patronne des mineurs et des artificiers), eut lieu de nouveau une grande fête resplendissante au rayonnement régional[53]. Une cohorte d'ingénieurs, d'architectes, d'entrepreneurs et de journalistes arrivés par trains ou en voitures fut accueillie aux carrières par une Marseillaise émouvante et des salves d'artillerie. À midi et demi, un banquet de 180 couverts fut servi par l'hôtel d'Agay à des invités triés sur le volet et présidé par Joseph Marie Cappelle, ingénieur des carrières et par M. Rossetti, président du Cercle de l'Industrie. Le président fit l'éloge du directeur des carrières mais absent pour cause de deuil[54]. Le correspondant du *Petit Var* promit son concours en ce qui concernait « les desiderata de la classe ouvrière » alors que déjà la colère sociale montait devant les conditions de travail dans les carrières dramontoises. Le jeune Armucci Rigacci, ouvrier tailleur de pierre italien, désigné pour l'occasion, transmit les sentiments confraternels italiens aux travailleurs français et M. Flayol, adjoint au maire de Marseille, salua l'amitié franco-italienne qui s'exprimait au Dramont. Les discours terminés, les hymnes français et italien joués, ce furent des chansons et un grand bal pour clôturer la journée.

50 *L'homme Libre* du 4 juillet 1923.
51 *Le Temps* du 1er avril 1924.
52 *Le Petit Provençal* du 11 septembre 1892.
53 *Saint-Raphaël Journal*, n° 64 du jeudi 8 décembre 1898 – (Archives départementales du Var, 81 PRS 1, 1897-1899, p. 235-236. En ligne).
54 Il venait de perdre son fils.

Face à la dure vie, le village s'organise, s'entraide avec une solidarité ouvrière. Il y a les fêtes religieuses, les communions des enfants, les mariages. Le 1er mai 1926[55], alors que le temps est maussade, gris et pluvieux, les carriers du Dramont célèbrent la fête du Travail. Sur l'appel du Syndicat Unitaire, la réunion se fit au café Giraudo. Environ 250 militants, tous un œillet rouge à la boutonnière, formèrent un long cortège avec à sa tête la bannière du syndicat de Toulon et les camarades Flandrin et Chaignoux. En chantant *L'Internationale*, les communistes défilèrent sur la route nationale et dans la cité ouvrière avant le grand meeting qui allait clôturer cette matinée. Les orateurs y rappelèrent les justes revendications des travailleurs, sur les salaires et les conditions de travail. Et à 14 heures, de nouveau, ils défilèrent dans les rues même de Saint-Raphaël.

Les festivités dramontoises sont célèbres et les Raphaëlois y viennent. Et parfois des accidents sur le retour se produisent comme ce 14 septembre 1925[56], vers 23 heures, quand deux jeunes sœurs, toutes deux domestiques à Saint-Raphaël, revenant à pieds de la fête du Dramont, heurtèrent le parapet de la route et chutèrent dans le profond ravin du bas-côté. Chantaient-elles ? S'amusaient-elles ? Rigolaient-elles ? Étaient-elles alcoolisées ou avaient-elles l'esprit ailleurs ? Selon leurs dires, elles s'étaient aventurées à faire quelques pas de danse endiablés. Contusionnées, le visage ensanglanté, les deux sœurs apeurées appelèrent à l'aide du fond du ravin, ne parvenant pas à se hisser sur la route. Heureusement, deux passants entendirent les cris et leur portèrent secours, les transportant en automobile chez le docteur Vadon qui les soigna, les pansa et les fit ramener chez leurs maîtres.

## Quand le cinéma parle des mines de l'Estérel

Le 23 mars 1934, sort sur les écrans français la comédie satirique de Pierre Colombier, *Ces messieurs de la Santé*. On retrouve dans la distribution, Raimu, Edwige Feuillère, Pauline Carton (qui possédait une maison sur le front de mer à Saint-Raphaël), Lucien Baroux, pour ne citer que les plus célèbres. Raimu (dans le rôle de « Gédéon »), un financier des plus audacieux, voire crapuleux, s'évade de la célèbre prison parisienne de *La Santé* et sous une fausse identité se fait engager comme homme à tout faire dans un magasin de corsets. Il parvient à gagner la confiance de ses nouveaux patrons et fait fructifier leurs économies en créant « la Banque Gédéon ». Une de ses escroqueries concerne « les mines de l'Estérel » dont on peut imaginer avec quelque malice que les auteurs se sont inspirés soit des mines du Reyran ou de Boson[57], soit de celles du Dramont.

Après les ouvrages de Jean-Pierre Herreyres[58], René Zucco et Antoine Bertani[59] et Georges Blanc[60], qui ont campé quelques aspects de ce microcosme qu'était le quartier du Dramont au

55 *Le Petit Provençal* du 2 mai 1926.

56 *Le Petite Marseillais* du 16 septembre 1925.

57 Archives départementales du Var, 4 Q 3424, Transcriptions Hypothécaires du bureau Draguignan, 1ère série, volume 391, p. 165, article 86, du 18 mars 1870.
(hyperlien : https://archives.var.fr/ark:/73531/s0056657dc6534e6/56657dc69c0d4)
et 4 Q 3472, Transcriptions Hypothécaires du bureau Draguignan, 1ère série, volume 439, p. 130, article 63, du 28 avril 1874.
(hyperlien : https://archives.var.fr/ark:/73531/s005751d7a4613cb/5751d7a4b68ca)
et 4 Q 3473, Transcriptions Hypothécaires du bureau Draguignan, 1ère série, volume 440, p. 148, article 108, du 5 mai 1874.
(hyperlien : https://archives.var.fr/ark:/73531/s0057011afe3935b/57011afe7e0d3)

58 HERREYRES Jean-Pierre, *Le Dramont, de la cité ouvrière au centre touristique. 150 ans d'histoire, hors-série n° 19 de la Société d'histoire de Fréjus et de sa région.*

59 ZUCCO René et BERTANI Antoine (sous la dir. de), *Mémoires de carriers. Quand Le Dramont pavait le monde*, éditions ville de Saint-Raphaël, 2021.

60 BLANC Georges (ancien directeur de l'école élémentaire du Dramont), polycopié non édité.

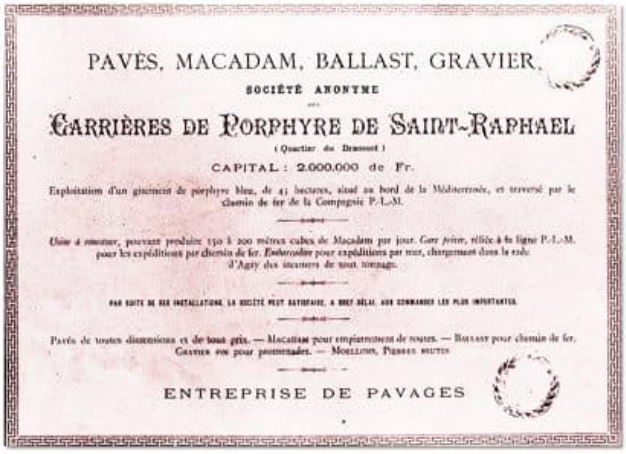
temps des carriers, nous nous sommes attachés à partir du dépouillement de la presse, et en partie d'une autre source archivistique peu usitée que sont les registres d'écrou de la prison de Draguignan, de brosser un nouveau tableau de la vie autour des carrières.

Depuis, la composante sociologique de la population dramontoise s'est profondément diversifiée. Il n'y a plus de mariages endogènes, le monde ouvrier a disparu pour laisser la place aux touristes et à des habitants qui n'ont plus rien de commun avec ce passé. Même politiquement, on constate une évolution des votes au bureau du Dramont depuis une trentaine d'années.

* * *
*

*Cette étude pourra être complétée par la visite de* La Maison des carriers*, musée récemment ouvert au Dramont.*

**Vue aérienne du site des carrières (1953)**
IGN Géoportail


PAVÉS, MACADAM, BALLAST, GRAVIER,
SOCIÉTÉ ANONYME
CARRIÈRES DE PORPHYRE DE SAINT-RAPHAEL
( Quartier du Dramont )
CAPITAL : 2.000.000 de Fr.
Exploitation d'un gisement de porphyre bleu, de 45 hectares, situé au bord de la Méditerranée, et traversé par le chemin de fer de la Compagnie P.-L.-M.
Usine à concasser, pouvant produire 150 à 200 mètres cubes de Macadam par jour. Gare privée, reliée à la ligne P.-L.-M. pour les expéditions par chemin de fer. Embarcadère pour expéditions par mer, chargement dans la rade d'Agay des steamers de tout tonnage.
PAR SUITE DE SES INSTALLATIONS, LA SOCIÉTÉ PEUT ENTREPRENDRE, A BREF DÉLAI, DES COMMANDES LES PLUS IMPORTANTES.
Pavés de toutes dimensions et de tout grès. — Macadam pour empierrement de routes. — Ballast pour chemin de fer. Gravier fin pour promenades. — Moellons, Pierres brutes
ENTREPRISE DE PAVAGES

SOCIETE ANONYME
CARRIÈRES DE PORPHYRE
SAINT-RAPHAËL (VAR-FRANCE)
CAPITAL SOCIAL : 2,000,000 DE FRANCS
Action de cinq cents francs au porteur
ENTIÈREMENT LIBÉRÉE

**Action de 500 F de la Société anonyme des carrières de porphyre de Saint-Raphaël**